

Les étrennes de Jean-Paul

Autor(en): **Cyprien**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 51

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226141>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Monsu Gorgosson, il est déchà rentré et il n'est pas ressorti, puisque la porte il est fermée.
— Cein sè pào. Su pas reintrà du que su ice. Ouvrez-moi, Christian.

— A qui ?

— A mè, tè dio ! monsu Gorgosson !

— Mais, monsieur Gorgosson, fous fous rappelez pas que vous êtes déchà venu il y a une ponne demi-heure. Fous révez.

— On bi diàllio que révo. Aovre-mè.

Christian voliaïve pas ein demòdre. Gorgosson l'ètài dà venià et pu l'è bon. Lâi avâi àovè et voliaïve pas ràovri à quaucon que lâi avâi dza àovè et que n'ètâi pas ressaillâ.

— Mâ, tè dio que su mè, que desâi monsu Gorgosson.

— Si c'ètre fous, fous ètre déchà rentré. Fous fous rappelez pas.

— Quecha, mà...

— Mâ... quoi ?

— Su tsezâ pè la fenitra. Marc à Louis.

Le public absent. — Quelques rares fauteuils d'orchestre sont occupés. Le drame que l'on joue et qui comporte un assez grand nombre de figurants est stupide. Deux ou trois coups de sifflet se font entendre. Alors, le chef de la tournée bondit vers la rampe et s'écrie :

— Si vous sifflez encore, vous aurez affaire à nous... N'oubliez pas que nous sommes plus nombreux que vous.

SILHOUETTES LAUSANNOISES D'AUTREFOIS

LE petit récit fantaisiste « Sur la piste », paru dans le *Conteur* du 1^{er} décembre et où il était question de « Dodo », aura sans doute éveillé le souvenir d'autres personnes dont les vieux Lausannois se rappellent encore. Nous allons essayer de les faire revivre.

Dans le quartier de la rue Centrale-Pépinet, on pouvait rencontrer, il y a cinquante ans, un singulier bonhomme, un Bernois de pure race qui s'appelait Hans Schmutziger. Tout le monde lui disait « Jeangueli ». Il affectionnait son costume de fruitier : pantalon de grosse futaine et gilet noir brodé, sans manches. Son métier officiel : commissionnaire-cireur. Signe distinctif : une grosse chaîne de montre, pesant au moins 500 gr., chargée qu'elle était d'une superbe collection de breloques en argent massif, soit : clochettes, croix, cornes, écussons, ours, chamois et autres insignes de fantaisie. Le cliquetis de cette argenterie précédait le porteur qui en était très fier. Contrairement à son nom qui, traduit, veut dire « individu sale », cet homme avait la manie de la propreté. Sa figure, taillée à coup de hache, refusait comme un miroir. Douze fois au moins, par jour, il brossait, dans la rue, son costume qui était déjà irréprochable et l'on affirmait que, dans sa manie, il récurait chaque jour sa chemise de célibataire, située au Petit St-Jean, Le Service d'hygiène, s'il avait existé à cette époque, aurait pu citer « Jeangueli » comme modèle.

Une autre silhouette curieuse de ce temps-là fut le « Père Idéal », vieux maniaque inoffensif, à la barbe de neige, toujours soigné dans sa mise, regard brillant et mobile. Sa manie : les fleurettes de saison, dont son chapeau et sa boutonnière étaient abondamment garnis. Il sortait des poches de sa veste de petits vases contenant une fleur épanouie ou en bouton qu'il montrait aux passants, en disant : « Ça, c'est l'Idéal ! »

Qui se souvient encore de la « Marguerite de Renens », une pauvre femme à l'esprit quelque peu déséquilibré — par suite d'un amour malheureux, racontait-on ? Tous les jours de marché, elle venait à pied à Lausanne, se mettait au bord du trottoir, en Pépinet et offrait, d'une pauvre voix éraillée, de misérables petits « bouquets », composés de branchettes de sapin, de marguerites, de pissenlits ou autres fleurs des champs. Un lambeau de vieux chapeau de paille, garni tout autour de marguerites, maintenait tout juste une tignasse blond-filasse qui ne devait guère connaître le peigne, encore moins l'ondulation permanente.

— Achetez-moi un bouquet, mademoiselle,

pour votre fiancé, disait-elle aux passantes, en accompagnant son offre d'un sourire qui, dans sa bouche édentée, faisait plutôt pitié. Et, c'est par pitié qu'on lui achetait, moyennant une obole minime, un de ses bouquets lamentables, quitte à le jeter, quand la vendeuse ne pouvait plus voir le geste.

Dans un autre genre, il y avait encore l'ancien légionnaire *Bornand*, soi-disant cireur sur St-François, histoire d'avoir une position sociale. Lorsqu'il avait eu la chance d'avoir deux ou trois paires de chaussures crottées à nettoyer, il s'empêchait de transformer ce gain providentiel en épargne liquide au prochain café de « La Couronne ».

Cette opération renouvelée plusieurs fois par jour, notre homme sentait se réveiller en lui la fibre patriotique que tout bon « Sainte-Cri » doit avoir. Il se mettait alors à chanter « Vaudois ! Un nouveau jour se lève ! », puis allait s'agenouiller au milieu du Pont Pichard — l'ancien — devant le socle de granit sur lequel figurait, sculpté, l'écusson vaudois qu'il embrassait alors avec ferveur. Manie innocente à laquelle le bon jus de nos vignes n'était pas étranger. Cela faisait la joie des gosses de ce temps-là et ne causait de mal à personne.

Sans retourner aussi loin dans l'histoire, un autre phénomène lausannois attirait, pendant un certain temps, la curiosité de la population. Nous voulons parler de la « Mère Citron », minable colporteuse, surnommée ainsi, parce qu'elle fit commerce d'un article unique : les citrons. Qui ne se souvient de sa légendaire silhouette et de sa non moins légendaire poussette, contenant l'inévitable panier à bras rempli de ce fruit juteux du Midi ? C'était l'image navrante de la pauvreté sordide, inspirant d'emblée la pitié. Mais, si ce que l'on racontait sur cette pauvre femme était vrai, la pitié n'était pas extrêmement justifiée ! Chaussée de vieilles pantoufles usées jusqu'au bout, ceinte d'un tablier plus ou moins propre, la « Mère Citron » allait, en boitant, d'un café à l'autre, visitant même les grands restaurants, tous les jours, par tous les temps et jusqu'aux heures avancées de la nuit, offrant sa marchandise.

— Des citrons, mon bon Mossieu, pour votre dame ! Voyez ! Ils sont beaux. Deux pour 15, trois pour 25 !

Presque toujours, le consommateur sollicité répondait :

— Ma bonne dame ! Je veux bien vous prendre un citron, parce que je ne peux pas remplir mes poches avec votre article. Mais je n'en veux qu'un, vous m'entendez !

C'est alors que la marchande, une maniaque aussi, répondait :

— Non, mon bon Mossieu, je ne fais pas le détail. C'est 2 pour 15 ou 3 pour 25 !

Et la bonne femme n'entendait pas d'autres raisonnements.

C'était donc, déjà, presque l'Uniprix.

Un jour que cette singulière commerçante offrait ses citrons dans un restaurant de la Riponne, laissant sa poussette sur le trottoir, des collégiens à la recherche d'une bonne farce, imaginèrent de dévisser les quatre écrous de ce véhicule, puis allèrent se cacher dans un corridor voisin, dans l'attente de l'événement prévu et voulu. Cela ne tarda pas. La « Mère Citron » reprit sa poussette, qui n'était pas encore aérodynamique, et se mit en route. Après trois pas, les quatre roues se défilèrent dans toutes les directions et le panier culbuta, semant sur la chaussée son jaune contenu. Lamentations, cris, injures ! C'est alors que les auteurs de cet accident « rappliquèrent » hypocritement, comme par hasard.

— Pauvre femme ! Qu'est-ce qui vous arrive ? Attendez ; on va vous remettre ce « fourbi en cinq sec ! »

Puis les sacripants se retirèrent, avec la satisfaction d'avoir fait, au moins une fois de leur vie, une bonne action !

Notre bonne femme avait un don spécial pour éveiller la pitié des passants. Son champ d'opération préféré était le kiosque des trams de St-

François. Choissant un moment de forte affluence, elle mimait à la perfection la personne qui a perdu quelque chose. Tournant en rond et poussant des soupirs à fendre un bout-de-roue, elle scrutait le sol, tout en marmottant :

— Si c'est pas malheureux ! Une pauvre femme comme moi ! Perdre un franc !

Inévitablement, il se trouvait toujours une âme généreuse pour tirer sa bourse et lui dire :

— Tenez, ma pauvre femme ! Ne cherchez plus ; c'est inutile, avec tout ce monde.

Se confondant en remerciements larmoyants, la « Mère Citron » s'en allait, tirant la jambe, en pensant, peut-être, au fond d'elle-même :

— Cela a encore réussi cette fois !

F. Woelfli.

« **L'Illustré** » de Noël. — Un beau numéro, et intéressant ! Relevons notamment : contes et images de Noël, un nouveau feuilleton, la Sarre internationalisée, les Prix Nobel de la paix, Fémina et Goncourt ; double page sur la maison paysanne suisse ; les plaintes des riverains du Zuyderzee asséchés, curieux reportage illustré ; la « Dame aux camélias » à l'écran ; oasis égyptiennes vues par des Genevois ; A. Couchepin, élu président du Tribunal fédéral ; les chefs d'orchestre Furtwengler et Weingartner ; la mode, etc.

POUR LES MARIS QUI BATTENT LEURS FEMMES

NOUS pouvons en parler maintenant en toute tranquillité, puisque le mois de mai est passé depuis longtemps et que le prochain n'est pas encore bien près...

Voici de quoi il s'agit : c'est très grave, ainsi que vous vous en rendrez compte immédiatement.

Nous ne doutons pas que cette affaire ne jette le trouble en bien des ménages et c'est pourquoi nous avons hésité longtemps avant de la rendre publique. Nous avons cependant envers la vérité des devoirs auxquels nous ne pouvons pas nous soustraire.

Sait-on que, pendant le mois de mai, il est absolument interdit aux maris de battre leurs femmes ?

La loi date du moyen-âge, mais elle n'a jamais été rapportée. Elle est donc encore parfaitement en vigueur et tout homme doit s'y conformer strictement. En voici le texte complet et précis :

« Toutes et quantes fois qu'un mari bat sa femme durant le mois de mai, les femmes du lieu doivent le faire trotter sur l'âne, par joyuseté et esbattement, ou le mettre sur charrette et trébuchet, et conduire trois jours durant en lui baillant son droit, c'est assavoir pain, eau et fromage. »

C'est clair et net.

Prenons-en donc notre parti, profitons de l'hiver pour battre convenablement nos femmes si nous ne voulons pas, au mois de mai, risquer de trotter sur l'âne et d'être nourris pendant trois jours rien que d'eau, de pain et de fromage...

LES ÉTRENNES DE JEAN-PAUL

MONSIEUR écrit, assis à son bureau. Jean-Paul, joli bambin de quatre ans, a lâché son cheval de bois et, insensiblement, se rapproche de son papa, tourne autour de sa chaise... Quel projet roule-t-il encore dans sa tête de petit malin ? enfin, une voix câline s'élève :

— Papa !...

Pas de réponse. Monsieur est très absorbé.

La voix se fait douceuseuse :

— Mon petit papa !...

— Mon chéri...

Mais le père ne lève pas la tête de sa feuille de papier.

Il sent alors deux petits bras qui, d'une douce étreinte lui enserrant la jambe et une joue se posant sur son genou. Comment résister à ces deux yeux flatteurs qui, parmi les boucles blondes, le regardent ? Le papa dépose un baiser sur la tête de son fils.

— Dis, papa...

La petite voix ensorceleuse se fait douce comme un sussurement.

— Mon petit... ?

— Prends-ma su tes zenoux...

— Oh ! non, mon chéri, je ne pourrai plus écrire. Et puis, je t'ai dit de me laisser travailler un moment tranquille.

— Que si, se-ai ben zenti...

Et le petit rusé se frôle à son papa en tendant de petits bras irrésistibles. Le père, heureux au fond de s'être laissé vaincre, fait semblant d'être contrarié. Il installe tout de même son enfant sur ses genoux.

— Tu seras tranquille, alors.

Et il reprend son travail. La plume, maintenant court prudemment sur la feuille blanche. Les yeux fureteurs du petit errent sur le bureau. Que de choses intéressantes il doit y avoir dans le plumier, dans les tiroirs, sous le presse-papier, tous endroits défendus aux petites mains curieuses de Jean-Paul. La petite voix de sirène s'élève de nouveau, prudente, câline :

— Papa ! mon... tit papa...

— Pchtt ! tu as promis de me laisser tranquille !...

Silence, gros de sanglots, qui vont éclater, qui éclatent tout à coup, et avec de vraies larmes, encore !

— Ne pleure pas, mon petit chéri, ne pleure plus, dit le père, désolé. Que veux-tu ?... Cette boîte ?... Ce crayon ? Ma plume ?... Dis-moi ce que tu veux, mon petit Jean-Paul...

Le papa couvre de baisers les cheveux blonds. Mais le petit roublard, sûr de sa victoire, veut en tirer profit ; il fait attendre sa réponse, laisse croire à une désolation inconsolable. Enfin, dans des sanglots convulsifs, noyés de vraies larmes :

— Ma... voulais... éci... avec... de l'ence !

Ce qu'on lui a défendu formellement le jour qu'il a taché ses habits.

— Ecrire avec de l'encre, mais, malheureux, que va dire maman ?... Et, précipitamment, sentant que les pleurs vont redoubler :

— Tiens, tiens ! Voilà la plume... Mais ne te salis pas les doigts, ou gare la maman !

Et les pâtés se succèdent sur une feuille de papier. Les pleurs se sont taris ; seul un dernier sanglot, isolé, secoue le petit garçon. Puis :

— Mon chéri !...

C'est le papa, cette fois, qui interrompt son fils. Point de réponse.

— Mon chéri... tu l'aimés, ton papa ?...

— ...

— ... Dis ?...

— Vi...

Et, s'arrêtant dans son travail absorbant, de sa voix flûtée d'ensorceleur, en levant ses grands yeux bleus encore humides de pleurs vers le visage penché sur lui :

— Vi... t'es un fameux papa !...

Comment résisterait-on à ce mot de ce petit enjôleur ? !

Oui, mais... c'est ainsi que des fils uniques on fait des enfants gâtés !

...Madame a des visites, c'est son jour. L'une de ces dames a pris avec elle son petit garçon.

— Il s'appelle Jacques-Henri. Amusez-vous les deux. Jean-Paul, tu lui prêteras tes jouets, n'est-ce pas ?

Jean-Paul ne répond rien... Il observe son partenaire de jeux. On les laisse seuls dans la chambre de Jean-Paul. Ces dames, maintenant, papotent à la chambre à manger en croquant des petits gâteaux.

Pendant un moment tout va bien. Les bruits qui arrivent de la chambre d'enfant sont rassurants. Mais, bientôt, l'accord des deux petits garçons semble se gâter. Il y a discussion.

— Non ! est pou... ma l'avion.

— Pour les deux. Ta maman a dit.

— Non ! pou... ma.

Le ton est sans réplique.

— Prête-moi le zeppelin, alors ?

— Non ! aussi pou... ma.

Pleurs. Cris. Jacques-Henri s'en vient tout désolé :

— Jean-Paul ne veut pas me prêter ses jouets !

— Comment ? Jean-Paul, petit égoïste !...

— Non ! ma veux pas.

Alors, Jean-Paul est fessé. Il le mérite sans doute. Mais quelle corvée pour la pauvre petite maman ! fesser son petit, son chéri, son bijou. Lui, qu'elle croyait un ange, est un affreux égoïste, qui ne sait pas partager.

Quand le père rentre le soir, toute en pleurs elle lui raconte la scène pénible de l'après-midi. Monsieur est navré. Jean-Paul, qui écoute, a l'air tout étonné qu'on le trouve un affreux petit monstre : On ne lui a jamais dit ce mot : partager. Partager avec qui, il est fils unique ; et on ne le laisse pas sortir avec les autres enfants.

La soirée est plutôt mélancolique. Les deux époux méditent. Ils découvrent dans l'existence familiale des problèmes insoupçonnés d'eux... avant ce jour.

...La rougeole est dans le quartier.

L'épidémie s'étend.

Le fléau est dans la maison.

Monsieur et Madame ne dorment plus. Tous les jours, le papa de Jean-Paul revient du travail tout essoufflé :

— Comment est le petit ? Il n'est pas malade au moins ?... Ils l'écoutent souffler, leur unique enfant.

Malheur ! l'affreuse maladie emporte Jacquy, petit garçon de la maison. Monsieur et Madame ne vivent plus.

...Jean-Paul a la fièvre. Il rend. Il dort mal. Le docteur vient. Jean-Paul a la fièvre : 38 ; 38,5.

39. Alarme !

39,5. Horreur.

Jean-Paul a la rougeole. Il repose au fond de son lit moite, sa figure toute vilaine, rouge, ses yeux boursoufflés. Il ne saute plus. Il ne court plus. Il ne crie plus. Lui, si vivant d'habitude. L'appartement est tranquille comme un désert. On y marche sur la pointe des pieds.

Pauvre chéri !

Monsieur et Madame se regardent avec angoisse. Pourvu qu'il guérisse... et ils songent au petit Jacquy qu'on a arraché à sa mère folle de douleur dix jours auparavant.

...Enfin, le mal tourne. Jean-Paul réclame à manger ; bon signe. On roule son lit à la fenêtre, il reprend intérêt à la vie.

Il se lève. Ses jambes amaigries se remplument. Il court de nouveau, saute, crie. Jean-Paul est guéri. Jean-Paul est sauvé.

Mais quelle alerte ! Quelles transes pendant dix jours ! Leur unique enfant !... Si l'horrible camarade le leur avait pris !... Ils n'auraient plus eu d'enfant, plus de chéri, plus de Jean-Paul. Le rayon du foyer se serait éteint.

— ...Nous n'aurions plus eu d'enfant, si... Et puis, nous le gâtons trop, nous sommes en train d'en faire un petit égoïste... Qu'en dis-tu, ma chérie !...

— Oui, mon chéri !...

...C'est un beau soir de printemps !...

L'été a passé. Puis l'automne. Les fêtes de l'an s'approchent. La maman de Jean-Paul est souvent lasse. Monsieur est plein de prévenances pour son épouse. Parfois, Jean-Paul les regarde l'un après l'autre, d'un air interrogateur... Que se passe-t-il ?...

— ...Que tu me donnes pour mon Nouvel-An, dis papa ?

Et Jean-Paul, les mains derrière son dos, lève son joli minois vers son père.

— En voilà une question ! Tu penses déjà au Nouvel-An, moutard ! Nous n'y sommes pas encore au Nouvel-An.

— Sais ben. Mais la maman t'a dit aussi que tu lui donnes pour son Nouvel-An, à elle... tu sais ben... puis ma aussi !...

Le père et la mère échangent un furtif regard ! En effet, madame a posé la question à monsieur hier.

— Alors, que voudrais-tu, mon chéri pour tes étrennes ? Un train électrique ?

— En ai déjà un.

— C'est vrai ! Eh ! bien, un petit vélo

— Déjà un, tu sais ben.

— En effet. Un aéroplane, alors ?

— Aussi un.

— Un zeppelin ?

— Aussi...

— Mais tu as de tout !

Et se tournant vers son épouse : Il a de tout cet enfant. Son armoire est un vrai bazar à jouets. Et Madame au petit :

— Patience, mon chéri. Tu auras de belles étrennes cette année !...

Monsieur embrasse tendrement son épouse et son fils.

Jean-Paul a passé trois semaines chez sa grand'maman. Il est allé en luge, il a barboté dans la neige. Il y a passé Noël, il a été très heureux. Mais sa tante le ramène auprès de papa et de maman. C'est le Nouvel-An.

On l'attend avec impatience. Enfin, le voilà. Il arrive et se sent saisi par des bras puissants, enlevé de terre, passé de mains en mains, couvert de baisers. Puis :

— Pchtt ! Doucement !

C'est vrai, il faut aller doucement, sans bruit, maintenant. Jean-Paul, alors, remarque que sa petite maman est un peu pâle, qu'une gravité sereine se répand sur le visage des grandes personnes présentes.

Alors, sa maman :

— Jean-Paul ! Viens. Je veux te montrer ce que le Bonhomme de Noël t'a apporté pendant que tu étais loin. Il n'aurait pas pu choisir pour toi de plus belles étrennes.

On prend Jean-Paul par la main. On le conduit à la chambre à coucher de maman. On le laisse un instant sur la porte. On l'observe. Il avise au pied du grand lit une mignonne couchette toute rose, toute blanche, un petit nid délicieux et douillet. Et le petit, de ce ton ingénument interrogateur des enfants :

— Qu'est — c'est, dis, maman ?...

Alors la maman, d'un air heureux, avec un sourire de bonheur, écarte les légers rideaux et :

— Tiens ! Regarde ! Voilà tes étrennes.

Et, dressé sur la pointe des pieds, Jean-Paul voit alors dans le berceau un mignon bébé tout rose, qui dort à poings fermés...

— Oh ! maman ! Oh ! maman ! Une...tite sœur !...

Cyprien.

POMPE FUNEBRES NOUVELLES
PL. CENTRALE 1 LAUSANNE
TÉLÉPH. 23 866 / 23 869
TOUTES FOURNITURES
FORMALITÉS-TRANSPORT
MAISON VAUDOISE HORS-TRISTE

Avez-vous acheté

l'Almanach du Conteur pour 1935.

C'est la dernière heure qui sonne
pour vous le procurer à l'épicerie de
votre village.



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Richard Lausanne
Tél. 34.366
Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
Zumstein 1935 à 3 fr. 75
Albums Yvert dernières éditions.

Secret de vieillesse !...

Ecoutez-moi bien, mes enfants,
Si je suis venu à cent ans,
Matin et soir j'ai bu du lait
Et à midi... deux « DIABLERETS »

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.